

Vagabondages

Revue de poésie N° 28-29 Mars/Avril 1981 25F

Aube

Kenneth

White

Leopardi

Vagabondages

N° 28-29 Mars-Avril 1981

Paris-Poète

Paris-poète

Association Loi 1901

Réalisation :

Atelier Marcel Jullian

Direction artistique :

Atelier Pascal Vercken

ont collaboré

Gabrielle Althen

Denise Le Dantec

Kenneth White

Francine de Martinoir

Jean-Michel Maulpoix

Nadine Springora

Jean-Jacques Valentin

Josy Vercken

*Avec le patronage
de la ville de Paris*

Vagabondages

3, rue Séguier 75006 Paris

tél.: 634 15 16

Abonnement

10 numéros par an, 180 F

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.

© 1981, Atelier Marcel Jullian/ISSN 0153-9620

Vagabondages

Nous en étions sûrs : de numéro en numéro la preuve s'en administre. Nos lecteurs qui, au long des mois, ont pris connaissance de si nombreux manuscrits inédits (nous en sommes à plus de mille), ont compulsé les livres de poésie les plus divers et, parfois, les plus surprenants, et qui ont joué le jeu sans ses règles : composer, chaque fois un numéro contenant le «poème au pluriel», le «poète du mois», et le «présentateur», ont ainsi, le sachant, le voulant, ou à leur insu, inventé un langage propre à Vagabondages.

*Il suffisait de leur proposer à chacun de prendre, à tour de rôle, un numéro en mains pour que l'évidence apparaisse. C'est ce que Jean-Michel Maulpoix, responsable de **Aube** appelle modestement «mettre en forme». Loin de rejeter le principe que nous avons, dès l'origine adopté, il en tire le meilleur parti en nous offrant cinq aubes pour une : l'orée, la nature retrouvée, l'éveil de la ville, l'aube amoureuse, l'aurore. Il inaugure un itinéraire. Désormais, chaque mois peut s'ouvrir sur une invention.*

*Celle du présent recueil se nomme : **Aube**, Kenneth White et Léopardi.*

J. M.

Vagabondages

N° 28-29 Mars-Avril 1981

kenneth White *page 7*

Poème au pluriel *page 19*

Les Cahiers de
Vagabondages *page 123*

Leopardi *page 137*

Nouvelles de
la poésie *page 173*

Index *page 180*

Editorial

kenneth White

L' a u b e v a g a b o n d e

Que l'aube, que la maison de l'Aube
entre en joie, avec l'Oiseau Frégate
qui fréquente les côtes de
l'Inde !

(Christopher Smart, poète anglais
un peu fou, 1722 - 1770)

Puisque Kit Smart nous invite à regarder, à l'aube, par l'entremise d'un oiseau migrateur, du côté de l'Inde (il y a là tout un programme), voici pour commencer ces errances dans le territoire de l'aube, la méditation aurorale de Çankara, le crypto bouddhiste inventeur du Vedanta, né à Kâladi dans le Kerala, vers la fin du 7ème siècle :

« A l'aube, j'invoque l'essence du Soi Irradiant, l'éternelle félicité de la conscience, l'aspiration des Cygnes Suprêmes, les *parahamsa*. Je suis cet être qui

considère de loin les états de rêve et de veille. Je suis indivisible, je ne suis pas simple fonction d'ego. Je suis détaché des soucis familiaux et des préoccupations mondaines. Je suis le Témoin Éternel, le Soi Intérieur, le Bienheureux et le Radieux - *çivo ham!*»

C'est un peu grandiloquent, je vous l'accorde (enfin, en sanscrit ça passe très bien), mais il y a là une énergie et une lumière qui nous font plutôt défaut par les temps qui courent. A côté des penseurs de l'Inde, disait Nietzsche, même nos plus orgueilleux philosophes ont une piètre idée des possibilités humaines. L'aube telle que nous allons la comprendre ici, c'est peut-être le foyer de ces possibilités. La possibilité de vraiment *commencer* de nouveau de sortir de tous les discours secondaires pour entrer dans un espace premier.

* * *

Quand, au début de ce siècle, le poète irlandais, c'est à dire extrême-occidental, Yeats cherchait un moyen de ressourcer la culture occidentale, c'est vers des textes indiens (notamment les Upanishads) qu'il tourna son attention. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'ils véhiculaient (ces textes constituent littéralement un véhicule - pour aller quelque part) une notion de l'identité, de l'être, autrement plus large que celle à laquelle nous sommes habitués. Nous vivons et pensons dans l'étroit quand ce n'est pas dans l'angoisse. Les meilleurs sont souvent les plus angoissés. On finit même par se complaire dans l'angoisse. On a peur de *traverser la condition humaine* (en conçoit-on même la possibilité ?) comme une personne angoissée peut avoir peur de traverser la rue. Certes, il est dangereux de traverser la rue, et il faut faire attention (comme quand on traverse un ruisseau en hiver, dit un texte zen), mais on ne peut

tout de même pas vivre toute sa vie sur le même trottoir! C'est pourtant ce qu'on fait «chez nous» depuis fort longtemps. Nous sommes tous là sur le même trottoir à nous bousculer, à bâtir l'avenir et à entasser de la culture, tandis que tout au bout, désespérément, un clochard, ex-prêtre, attend Godot. Il faudrait penser à traverser cette rue. Qui sait si, là-bas, de l'autre côté (loin de l'éternel discours du même sur le même), on ne retrouverait pas la clé des champs, l'aube des choses ?

* * *

L'Orient a tout misé sur la possibilité de traverser la rue, c'est-à-dire de sortir de la condition humaine, de se déconditionner. Il préfère, à la limite, voir un individu *large* plutôt que toute une société étincelante bâtie sur des bases étroites. Chacun a l'idée de cet individu large, même si chacun ne s'active pas dans ce sens, mais même l'idée donne un certain espace à la vie. Tandis que «chez nous» on ne vit pas avec des idées, on les applique. On veut que tout soit appliqué : la science, la langue, tout. Appliqué à quoi ? A la société. Alors on applique, on s'applique, et la vie devient de plus en plus étriquée. Vous me direz que ce n'est pas merveilleux non plus du côté de l'Orient. C'est vrai. On peut penser que pendant que nous bâtissons nos gratte-ciel et nos lendemains qui chantent, l'Inde, par exemple, a passé son temps dans la posture du lotus et qu'elle s'est surnirvanisée, victime d'une overdose de sagesse. Mais il y a la Chine taoïste et le Japon du zen, et, partout, des rires, des gestes, une démarche qui viennent de cette millénaire non application. Enfin, n'essayons pas d'être trop sages, ne nous contentons surtout pas de *singer* la sagesse. Mais essayons de rire un rire nouveau. Allons en Orient non pas pour nous orientaliser, mais seulement pour retrouver un peu d'aurore. Il est très pos-

sible de réconcilier le frigidaire et la conscience cosmique. On peut très bien aller d'un trottoir à l'autre. Seuls les puristes trouveront à redire. Qu'ils redisent.

* * *

Nietzsche tenait à peu près le même langage : la solution de l'énigme du monde, serait, selon lui, le fait de nouveaux penseurs (pas de confusion, s'il vous plaît ...) qui sauraient allier dans leur vie et dans leur manière de voir l'énergie occidentale et la contemplation de l'Orient. A propos, si je cite tant Nietzsche dans ce contexte, c'est qu'il fut un des premiers «penseurs de l'aube». Un penseur de l'aube, c'est celui qui évolue (qui *voyage*) au delà du crépuscule des concepts où se complaît et se débat, selon le degré de vigueur qui lui reste, la philosophie classique finissante. Nietzsche avait lu, dans le *RigVeda*, cette phrase qu'il a faite sienne : «il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui». Et si l'on me dit que Nietzsche est dangereux, je dirai : bien sûr, mais seulement pour les faibles d'esprit. Et va-t-on s'empêcher de vivre (sans pour autant se poser en «esprit fort» !) à cause des faibles d'esprit ? Au lieu de renoncer à la pensée de l'aube, il faut sans doute essayer d'éclairer ceux qui, pour une raison ou une autre, ont l'esprit obscurci. Comme quoi un poète, disons un poète-penseur de l'aube, doit être aussi, du moins pour un temps, et dans la mesure du possible, pédagogue et propagandiste. Là encore, les puristes auront quelque chose à redire. Qu'ils redisent. Et puis on n'est pas là pour être toujours compris. On est là pour vivre, en dépit de la lourdeur et de la mesquinerie, avec le maximum d'intensité et de joie.

* * *

Où trouver une substance ? Où trouver un espace ? Quand je parlais tout à l'heure de poésie, de pédagogie et de propagande, ces mots très lourds, il ne s'agissait pas, évidemment, de prêchi-prêcha sur la culture, la religion, etc. Il s'agit de gai savoir, de déploiement et de rayonnement. Il s'agit d'ouvrir un espace qui soit « le nôtre » aujourd'hui. Il me semble que dans ce contexte « auroral » l'Orient, un certain Orient, a un grand rôle à jouer. Nietzsche, Yeats, Whitman (je rappelle qu'un de ses derniers poèmes s'intitulait *Voyage en Inde*) ... nombreux sont ceux qui, depuis deux siècles, en Europe, parlent de cette rencontre avec l'Orient. Mais on connaît la résistance qu'on lui oppose. L'Orient ne serait qu'un ramassis de sectes ... Ce qui est cocasse, c'est que la plupart des gens qui avancent cet argument appartiennent, eux-mêmes, à la plus grande secte du monde - je parle bien sûr de l'église catholique romaine. On dit aussi qu'avant de vagabonder du côté de l'Orient, il faut approfondir sa propre culture. Admettons que ce soit vrai (encore que le mouvement vers l'avant soit complexe, et qu'il ne soit pas nécessaire d'avoir complètement terminé une étape avant de s'engager dans une autre). Mais si on ne se perd pas dans le détail, et dans tout le fatras qu'on appelle « la culture » (qui ne *cultive* personne) on peut approfondir vite, surtout si l'on vit sur le bord tranchant de son existence, conscient des vrais besoins de son corps-esprit. Tandis qu'on peut prolonger une culturanalyse à l'infini tout comme d'autres prolongent à l'infini une psychanalyse. Mais vient un moment où il faut savoir en finir, faire le saut. On naît au sein d'une culture, mais on n'est pas obligé d'y rester toute sa vie. Toutes les cultures sont partielles, c'est pour cela qu'il est bon de nomadiser de l'une à l'autre. Non

pas pour se convertir, mais pour se rendre compte des multiples possibilités : chacun d'entre nous contient tout. Et au-delà des espaces cultivés, il existe peut-être un espace, désert, où l'on se retrouve, nu tout autre.

* * *

«Et j'étais déjà si mauvais poète que je ne savais pas aller jusqu'au bout», dit Cendrars dans un des poèmes du XXème siècle qui essaie vraiment d'aller quelque part. Etre (vraiment) poète (rendons au mot toute sa potentialité), c'est savoir aller jusqu'au bout - jusqu'à l'aube ? Ce n'est certes pas facile, il faut même avoir un peu la fascination du difficile, mais après les premiers pas on acquiert une certaine aisance. Et puis certaines choses peuvent nous y aider. On peut imaginer une sorte d'enseignement jusqu'aboutiste. Et il peut y avoir une sorte de sensation jusqu'aboutiste dans l'air. Nous en sommes, je pense, là. Mais il est difficile de reconnaître ses vrais désirs, d'avancer sans relâche. C'est pour cela que, par mauvaise conscience, nous nous laissons empêtrer dans tant de discours lourdauds, dans tant de misérabilisme. Nous nous laissons empêtrer, au lieu de pousser plus loin vers, disons (en riant ...) une totale *albification* (*albus*, blanc, aube) de la conscience, et vers une candidatisation de l'être (candidat, celui qui, habillé de blanc, *candidus*, est sur le point de changer d'état). Pour les écoles extrême-orientales qui nous intéressent, nous qui nous trouvons à l'orée de l'Occident, la conscience non-séparée du monde est comme une masse de neige dans un bol d'argent, et l'être extrême, «des vagues blanches se brisant dans le ciel». On est loin de la paralysie parfaite de l'être monolithique, et de l'angoisse existentielle, toutes ces philosophies d'hier. Une aube blanche

remplit le ciel mental.

* * *

Il ne s'agit plus de philosophie. La pensée de l'aube est une biocosmopoétique... Je n'en dis pas plus pour le moment. La théorie viendra plus tard. Pour le moment mieux vaut continuer à s'imprégner de l'aube. L'*eros* précède le *logos*, et celui qui ne s'est pas baigné longtemps dans l'*eros* possèdera une logique appauvrie.

* * *

Il faut revenir fréquemment à l'aube, comme à une source. Il y a quelques mois, je l'ai retrouvée au Labrador, autour du Poste de la Baleine, du lac de la Hutte Indienne et de la Baie des Oies Sauvages:

*Soleil froid sur la taïga
parfois un pâle arc-en-ciel
mousse sur le sol de la forêt
rivières, lacs, rapides*

*glace sur les routes rouges de Schefferville
neige fine sur le sol de la forêt
Indiens qui rôdent, carabine à la main
pour débusquer le caribou
le lièvre, la perdrix blanche...*

L'Amérique aussi était une aube. Cet espace non inscrit, cette ouverture, cette possibilité ... ça n'a pas duré longtemps, les États-Unis de l'ennui se sont vite installés, mais ça a tout de même existé. Je pense bien sûr à ces poètes biocosmiques et spatialisants que furent Whitman, Melville, Thoreau. Avec eux, c'est le matin en Amérique. *Morning in America!* Quelque chose y commence. La baleine blanche n'est-elle pas l'aube des choses, d'avant la culture, la

religion, la législation ? Et *Walden* de Thoreau est très auroral, on y sent la rosée à chaque pas, on y respire un air clair et vif. «Le vent du matin souffle toujours, dit-il, le poème de la création est ininterrompu, mais il y a peu d'oreilles pour l'entendre.». Quant à Whitman, son «salut au monde» est un grand geste biocosmopoétique: «Je respire l'espace ... ». Avec Thoreau et Whitman (le premier très chinois-taoïste, le deuxième très cosmico-hindou), nous allons vers l'aube, l'aube euramérasiatique. Quel est l'œil du vrai Dharma ? Universel !

* * *

Je parle d'une biocosmopoétique, et je vais m'expliquer un peu, car la théorie, si elle est fondée, peut avoir elle aussi une force poétique - une force poétique plus grande, en fait, que beaucoup de poèmes dont la source est superficielle. Le mot est sans doute assez clair: il s'agit de lier, dans la mesure du possible, vie (bios), cosmos et poésie. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas seulement de jouer avec des formes artistiques (l'art pour tuer le temps ...), mais, comme l'avait dit Nietzsche, de transformer la vie de telle sorte qu'elle se formule d'elle-même. Cela implique, à la limite, un changement d'identité : aux moments les plus denses de la vie, le moi n'est plus une personne (en train de communiquer, ou non, avec d'autres personnes), mais le foyer d'un champ cosmique, un jeu d'énergies multiples: «je ne suis plus ce Stéphane que tu as connu ... » Et Walter Whitman devient Walt Whitman, personnage à la fois familier et océanique. Le seul langage adéquat à ce champ est une poésie - non pas n'importe quelle poésie, mais une poésie qui sache véhiculer (véhicule, et non «texte») ces énergies multiples, exprimer le corps rythmique et respirant, donner le sens de

l'ouverture. Il ne s'agit ni du discours linéaire normal, ni de son contraire (les petits jeux gratuits, les formalismes schizoïdes...), mais d'une logique autre, logique que j'appelle: logique érotique.

A propos de logique, voici ce que dit Kostas Axelos, philosophe avec deux mille ans de philosophie classique au bout des doigts et qui sent le besoin de faire un nouveau geste: «Qui se soucie encore d'une pensée qui serait et ne serait pas nouvelle, qui parcourerait pas à pas les articulations orientales et asiatiques ainsi que les logiques anciennes, médiévales et modernes pour déboucher sur un effort visant non pas seulement ou principalement ... à élucider ou à formaliser la logique de ceci ou de cela, mais qui tenterait - décontractée - à penser le «logos» du monde? » Dans mon travail, je n'ai pas fait autre chose. Mais Axelos n'est pas plus «optimiste» que moi, et bien conscient de la sclérose de notre société et de ses institutions, il conclut : «La haine du philistinisme et du pharisaïsme de droite et de gauche contre toute pensée productrice et poétique ne cessera pas... Le penchant vers la platitude continuera ... Mais de temps à autre des signes d'une aura exceptionnelle se lèveront». Il faut être sur le qui vive pour percevoir cette «aura». Vous pouvez être certain que les représentants de l'ordre sordide vont crier au «danger», et que les porte-parole de la pseudo-culture n'y comprendront rien, mais c'est à ces signes-là, aussi, que vous la reconnaîtrez.

* * *

A propos d'optimisme et de pessimisme, la morale de notre société veut que l'on soit toujours optimiste. Cela veut dire en fait qu'il ne faut pas poser de questions radicales, qu'il faut suivre aveuglément la pente («on n'en est pas encore mort»), c'est le progrès, on ne peut pas revenir en arrière. Et puis

il y a les pessimistes, le revers de la médaille, ceux qui se vautrent dans leur léthargie en répétant d'une voix éteinte: «il n'y a rien à faire, la vie est moche de toute façon». L'homme, le type anthropologique dont je dresse, en filigrane, le portrait ici, n'appartient à aucun de ces deux camps. Il n'est ni optimiste ni pessimiste, il est sorti des termes de cette morale. C'est un *sur nihiliste*, qui a fait son voyage jusqu'au bout de la nuit, et qui évolue dans une aurore.

A cette aurore, j'ai donné le nom de «monde blanc». Je voudrais dissiper les confusions, s'il en reste. Je ne tracerai pas ici l'évolution de ce «concept», de ce «mythe» dans mon esprit, je dirai seulement que, dans mon langage, «blanc» n'est pas le contraire de «noir». La chimie nous apprend que le blanc contient *toutes* les couleurs, nous nous trouvons donc dans une logique un peu plus complexe. De même «blanc», dans ce contexte, n'a rien à voir avec tout un discours sur le blanc (le blanc de l'absence de la stérilité ...) qui est la marque d'une pensée sur le déclin, une pensée qui ne sait plus à quel saint, à quel dieu, à quel idéal, à quel nom se vouer, mais qui continue à penser en termes de dieu, de nom, etc., au lieu d'en finir et de changer de cap. Le blanc du monde blanc est le signe, non d'une absence, mais d'une nouvelle présence. C'est le blanc de l'écume qui danse à la proue, c'est le blanc du coup d'aile, c'est le blanc de la découverte. «La vraie vie est mouvante et blanche», dit, magnifiquement, Artaud. Mouvante et blanche, comme une vague, c'est-à-dire avec une grande part de force obscure. Un mouvement, rien à voir avec une foi toute faite, rien à voir avec une immaculée conception, rien à voir avec une innocence sainte-nitouche. Et si le blanc peut signifier l'éveil total, il